

l'écueil à craindre en pareille matière, l'auteur des " Poèmes du cœur " n'a pas su le parer tout à fait : le sentiment, ici et là, frôle de trop près la sensation, l'âme ingénue, s'expliquant mal le degré de tendresse où peut entraîner le lyrisme du sujet, pourrait se tromper sur l'intention de l'auteur. D'abord, il faut regretter que, dans deux ou trois des " Poèmes," il s'agisse d'amours illicites. Je sais bien que l'on dit parfois que le délire d'amour s'y rencontre plus ordinairement, et madame Lenoir mène jusque là la peinture de son sujet ; mais il m'est avis, quand même, que les amours chastes et légitimes peuvent prêter à de magnifiques développements, du plus saisissant effet et dans les strictes limites de la morale. Madame Lenoir, du reste, l'a bien prouvé elle-même dans le plus complet et le plus parfait de ses poèmes : " Un cœur de muse " où Paule, l'héroïne, aimant de tout son cœur, mais se sentant aimée *passionnément* et redoutant " un amour coupable " prend le parti d'éloigner son amant. Elle ne lui avait néanmoins laissé voir que trop sa tendresse, car, remarque bien justement l'auteur :

" Peut-on feindre longtemps quand c'est d'amour qu'on aime ?

Aussi l'éloignement auquel se condamnent les deux tendres amoureux qui veulent se respecter autant qu'ils se chérissent provoque-t-il de la part de l'amante des épanchements sublimes de tendresse, fidèle et dévouée, épanchements qu'elle confie aux pages de son journal de jeune fille, et ces pages, le complaisant auteur nous les vient divulguer.

Elles sont toutes à lire ; plusieurs sont superbes dans ce genre intime. Je voudrais citer les meilleures, mais je serais encore trop long ; je me console à l'idée que le *Glaneur* pourra peut-être en emprunter quelques-unes et les intercaler dans ses " PAGES DE MODÈLES." Elles y seront bien à leur place.

Je ne cite qu'une strophe de la romance : *Si vous m'aimez*. C'est sous cette forme que Paule écrit à son amant, lui demandant de cesser ses assiduités :

" Quand, loin de moi, vous verserez des larmes,
 " Triste à mourir de ma juste rigueur,
 " En vous livrant à vos sombres alarmes,
 " O mon ami, n'accusez pas mon cœur !
 Celui qu'on aime
 Plus que soi-même
 Est pour l'âme un objet d'émoi,
 Hélas ! encore
 Je vous implore,
 Si vous m'aimez..... oubliez-moi !

En dissertant sur le mot *aimer*, Paule inscrit encore dans les pages de son journal d'aussi beaux vers que les suivants, je ne puis m'empêcher de les donner aussi ;